

**Les parcours professionnels
entre journalisme et communication :
tactiques de légitimation ou stratégies
de professionnalisation ?**

Manuel Dupuy-Salle,
Université Lyon 2

Chloë Salles,
Université Grenoble Alpes

Laurie Schmitt,
Université Grenoble Alpes

Résumé

Cette recherche interroge les allers et retours des parcours de journalistes et de communicants. Elle se situe d'une part dans la continuité des travaux issus de la sociologie du journalisme (Ruellan, 2007 ; Charron et De Bonville, 1996) et s'appuie d'autre part sur des études relevant de la sociologie des professions, notamment culturelles ou artistiques (Lizé, 2014 ; De Verdalle, 2011 ; Becker, 1963, 1982). Son originalité est de montrer comment les parcours professionnels entre journalisme et communication sont à la fois des stratégies de professionnalisation et des tactiques de légitimation de carrières individuelles. Tout au long d'une carrière, la diversité des expériences est tour à tour une ressource pour l'entrée dans un territoire professionnel convoité et une capacité d'adaptation face aux contraintes tant professionnelles et personnelles qui pèsent sur un individu. Notre démarche empirique repose sur les monographies de quatre professionnels, français, britannique et franco-canadien, aux profils révélant des atypies mais ayant pour point commun de jouir à un ou plusieurs moments donnés d'une légitimité journalistique : un blogueur de cinéma devenu critique pour *Les Cahiers du Cinéma*, un journaliste devenu réalisateur de webdocumentaires au Québec et un architecte des systèmes d'information ayant exercé au sein de plusieurs grands médias devenu « éditeur de réseaux sociaux et de nouveaux formats » au sein d'un grand quotidien britannique, et un chef d'entreprise spécialisé dans l'analyse de données, devenu référence internationale du data-journalisme.

Mots-clés : journalisme, communication, hybridité, carrière, séquence

Abstract

This research focuses on the dynamic crossover of career pathways between journalism and communication. It builds from research in sociology of journalism (Ruellan, 2007 ; Charron et De Bonville, 1996), and sociology of professions, particularly those cultural or artistic (Lizé, 2014 ; De Verdalle, 2011 ; Becker, 1963, 1982). The originality of this analysis is to show how these professionals' paths, between journalism and communication, are both strategies of professionalisation and tactics of legitimation at the individual level. All throughout a career, this diversity of experiences is on turn a resource to enter a popular professional territory, and a capacity of adaptation in a context of heavy professional and personal constraints that weigh down on the individual. This empirical work is based on the monographies of four professionals, two French, one British, and one Franco-Canadian, whose profiles are atypical but who all have in common that they cultivate legitimacy in journalism: a cinema blogger become journalist for *Les Cahiers du Cinéma*, a journalist who is also a webdocumentary director, an architect of information systems turned social

media and new formats editor in a big British newspaper, and the CEO of a company specialized in data analysis who is renowned as an international data-journalism expert.

Keywords : journalisme, communication, hybridité, carrière, séquence

Cet article interroge les allers et retours des parcours de journalistes et de communicants. Le questionnement n'est pas récent. Il a donné lieu à diverses recherches scientifiques (Charron, 1991 ; Davis, 2013 ; Gingras 2012) et à de nombreux désaccords professionnels (Maas, Domenget et Catellani, 2017). Ainsi nous situons-nous d'une part, dans la continuité des travaux issus des sciences de l'information et de la communication. Ils envisagent le journalisme comme le « *professionalisme du flou* » (Ruellan, 2007), se mêlant à la communication (Charron et De Bonville, 1996), tout en s'élargissant dans un contexte de relations publiques généralisées (Miège, 2007). La mobilité, la précarité et les inégalités sociales sont des spécificités structurelles du journalisme (Leteinturier, 2013 ; Leteinturier et Frisque, 2015) et accompagnent l'émergence de journalistes « *hybrides* » (Legavre, 2014). D'autre part, notre cadre théorique s'appuie sur des études relevant de la sociologie des professions, notamment culturelles ou artistiques (De Verdalle, 2011 ; Lizé, 2014) ou de perspectives interactionnistes (Becker, 1963, 1982).

Selon nous, ces parcours professionnels évoluant entre le journalisme et la communication sont à la fois des stratégies de professionnalisation et des tactiques de légitimation de carrières individuelles. Pour Howard Becker (1963), la carrière :

... renvoie à la suite des passages d'une position à une autre accomplis par un travailleur dans un système professionnel. Il englobe également l'idée d'événements et de circonstances affectant la carrière. Cette notion désigne les facteurs dont dépend la mobilité d'une position à une autre, c'est-à-dire aussi bien les faits objectifs relevant de la structure sociale que les changements dans les perspectives, les motivations et les désirs de l'individu. (p. 47)

Tout au long d'une carrière, la diversité des expériences est, selon nous, tour à tour une ressource essentielle pour l'entrée dans un territoire professionnel convoité et une capacité d'adaptation face aux contraintes tant professionnelles et personnelles qui pèsent sur un individu. Dans ce contexte, le développement de pratiques en communication pour des journalistes en poste ou en devenir marque souvent une « *séquence* » (Becker, 1963) dans les trajectoires professionnelles.

La spécificité de notre approche est d'envisager les trajectoires professionnelles en communication au regard de quatre « carrières » en journalisme. Plus précisément, notre démarche empirique repose sur le parcours de quatre professionnels dans les contextes français, britannique, canadien et allemand, aux profils révélant des atypies mais ayant pour point commun de jouir à un ou plusieurs moments donnés d'une légitimité journalistique. Nous avons rencontré : un blogueur français de cinéma (blog : *365 jours ouvrables*) devenu journaliste/critique pour *Les Cahiers du Cinéma*, un journaliste français devenu réalisateur de documentaires interactifs au Québec, un architecte des systèmes d'information ayant exercé au sein de plusieurs grands médias britanniques, devenu « éditeur de réseaux sociaux et de nouveaux formats » (« *social and news formats editor* ») au sein d'un grand quotidien britannique et enfin, un

journaliste de données offrant des services de visualisation des « *Big Data* » aux médias via la création d'une entreprise *Journalism++*, implantée à Berlin.

En outre, chacun de ces professionnels, âgés entre 30 et 50 ans, révèle une manière différente de s'appropriier le numérique et ce, à un moment spécifique ou tout au long de leur carrière. Ils expérimentent des dispositifs techniques émergents tels que les blogs, les webdocumentaires, les réseaux sociaux ou l'analyse et la visualisation des méga-données. Le caractère international de nos entretiens met en évidence des trajectoires marquées par des moments de prise de distance à la fois professionnelle envers le journalisme, et géographique par rapport à leur pays d'origine.

Une approche biographique inspirée des « *récits de vie* » (Bertaux, 1997) est ici mobilisée. Cette méthode vise à « *restituer un témoignage rétrospectif sur l'expérience vécue* » (*Ibid.*, 1997). Elle permet en effet de recontextualiser, par le biais de narrations glanées en entretien, les activités et expériences de vie dans des trajectoires singulières (Ricœur, 1990) en laissant les acteurs libres de faire émerger le sens qu'ils accordent, rétrospectivement, à leurs actions (Proulx et Laberge, 1995). Appliquée aux éléments biographiques relevant du professionnel, soit dans des « *récits de pratiques* » (Proulx et Maillet, 1998 ; Proulx et Laberge, 1995), cette approche éclaire les motivations, ressorts et ressentis vécus des acteurs interrogés face à leurs engagements et choix professionnels.

Nous avons, pour chaque enquête, mené deux entretiens narratifs dans l'intervalle 2008-2017. Depuis cette perspective diachronique propice à identifier les évolutions professionnelles au cours de deux périodes distinctes, nous leur avons posé des questions ouvertes autour de leur formation, leur parcours, leurs activités professionnelles, les pratiques qui en découlent, ainsi que les motivations guidant leurs réorientations professionnelles¹. Les enquêtés ont été invités à élaborer leurs réponses de manière libre afin de favoriser le développement de longues séquences narratives, les interventions de l'enquêteur demeurant limitées. Des relances ont parfois été formulées afin de mieux saisir les représentations et les visions rétrospectives sur les récits, notamment sur certains choix ayant motivé les changements de trajectoires.

¹ La collecte de récits de vie s'est effectuée à partir de questions ouvertes comme : Quels ont été vos parcours d'études et expériences professionnelles ? Pouvez-vous préciser la chronologie de ces différents moments, périodes d'activité professionnelle, de formation continue et d'inactivité incluses ? Pouvez-vous décrire ce qu'impliquait chacun des postes occupés, et préciser le statut dans l'organigramme de l'entreprise ? Vos pratiques dans ces différents postes correspondaient-elles précisément à la fiche de poste pour laquelle vous aviez été recrutée ? Quelles sont les raisons pour lesquelles vous avez changé d'activité professionnelle lors de ces différents moments ? Quelles étaient selon vous les expériences, les compétences ou les ressources qui vous ont permis d'accéder à ces différents postes ? Comment caractérisez-vous vos relations avec les autres professionnels avec lesquels vous travaillez ?

1. Des formes de pluriactivité, polyvalence et polyactivité

Dans un premier temps, nous envisageons les formes de pluriactivité (Lizé, 2014), de polyvalence (De Verdalle, 2011) ou encore de polyactivité (Lizé, 2014) des professionnels rencontrés. Ces différentes stratégies professionnelles sont mises en œuvre, au fil de leur carrière. La pluriactivité, désigne l'exercice de « *plusieurs métiers dans le même champ* » (Lizé, 2014, p. 127). Certains professionnels cumulent, par exemple, activités de réalisation et de production. Comme le souligne Laure De Verdalle (2011, p. 163), la polyvalence « *peut être complémentaire à la pluriactivité ou perçue comme une alternative moins contraignante [...].* » La polyvalence vient alors qualifier des diversifications d'activités. Laure De Verdalle montre ainsi comment, par exemple, des sociétés de production mêlent fiction et documentaire, cinéma et télévision, etc. Elle met en évidence « *le double profil* » de certaines entreprises (*Ibid.*, p. 163). Nous verrons ici, comment à l'échelle, non des entreprises, mais des individus, ce double profil se note voire se renforce et se démultiplie. Des formes de polyactivité apparaissent enfin, dans le cas où les professionnels exercent « *plusieurs métiers dans différents champs* » (Lizé, 2014, p. 127), journalisme, audiovisuel et formation par exemple.

1.1. Des parcours atypiques

Les professionnels interrogés ont des parcours atypiques comme le révèlent les expériences ou formations qui ont ponctué leur vie professionnelle.

Par exemple, Joachim Lepastier précise : « *je m'intéresse au ciné depuis l'adolescence mais pour diverses raisons je n'ai pas osé franchir le pas.* » C'est ainsi qu'après le bac, il effectue sept ans en école d'architecture (dès la première année, il participe à la création d'un ciné-club) puis poursuit pendant trois ans et demi à la FEMIS une formation en scénario afin d'obtenir son diplôme de scénariste. Il lance un blog sur le cinéma en 2007 et devient critique pour les *Cahiers du Cinéma* en 2009. Son parcours est le résultat de dérives successives :

[...] c'était à chaque fois [...] un peu des ricochets ; c'est l'architecture qui m'a amené au scénario, qui m'a amené à la critique, [...] enfin qui m'a amené à l'écriture, qui m'a amené au blog, qui m'a amené à la critique...

David Dufresne, pour sa part, indique : « *ma formation ? le punk* ». Le baccalauréat en poche, il s'inscrit en 1986 en lettres modernes à la Sorbonne à Paris mais n'y reste que deux mois. Il commence sa carrière en écrivant dans des fanzines puis intègre différents titres de presse, en tant que pigiste d'abord dans la presse rock (*Best*) puis dans des quotidiens (comme *Le Jour* en 1993) ou encore dans des magazines de contre-culture tel *Actuel*. En 1994, il rejoint *Libération* pour une période de dix ans,

journal au sein duquel il assurera les fonctions de chroniqueur dans les pages « Métro » et pour la rubrique TV, reporter au service société (police-justice), d'enquêteur pour le service « France ». En parallèle, il écrit plusieurs livres. En 2002, il quitte *Libération* et devient rédacteur en chef adjoint d'*I-Télé* « où il a appris tout ce qu'il ne faut pas faire en matière d'images ». Il collabore aussi avec *France Inter* et *Canal+*. Marqué par les émeutes de 2005 à Saint-Denis, il décide de réaliser un film documentaire indépendant (« *Quand la France s'embrase* », France 2, 2007). Il rejoint ensuite *Mediapart* à sa création en 2008, mais quitte aussitôt la rédaction nouvellement lancée pour devenir indépendant. En 2012, il sort *Tarnac, magasin général*, un livre où « je règle mes comptes avec les métiers ». Dans l'intervalle (entre 2008 et 2012, il réalise le webdocumentaire *Prison Valley* (2010) avec Philippe Brault, après avoir vu *Voyage au bout du Charbon* (2008) de Samuel Bollendorff et Abel Ségretin. Ce sera la première étape vers la création d'autres dispositifs innovants comme le jeu documentaire *Fort McMoney* (2013), l'enquête à collectionner en ligne *Hors-Jeu* (2016), la collection *PhoneStories* (2017) — des enquêtes journalistiques en temps réel sur téléphone mobile dont le premier volet « L'Infiltré » se passe dans les coulisses du Front National.

Martin Belam suit des études universitaires en histoire. Parallèlement à ce cursus, ce professionnel mène une activité de musique en groupe. Mais en raison de ce qu'il pense être un manque de compétences, il ne poursuit pas dans cette voie. En revanche, il se met à écrire pour un petit magazine de football, type fanzine, avec des amis. Par ailleurs, « fondamentalement, [...] j'étais intéressé par les ordinateurs et j'étais créatif. » Ce goût s'affine par des expériences d'auto-formations et la création de sites web. Fort de ces expériences, il candidate à plusieurs annonces : « j'ai fini par des entretiens à l'UNICEF et à la BBC. Et j'ai eu le travail à la BBC qui concernait l'optimisation des moteurs de recherche. » Peu à peu, son travail évolue vers l'expérience utilisateur :

J'ai [...] progressivement abordé, pas tellement le codage de la façon dont les sites Web ont fonctionné, mais le comportement de l'utilisateur et la façon dont les gens ont répondu à ce que les médias publiaient sur les sites web. J'ai donc fini par mettre tout un système de recherche en temps réel sur ce que les gens cherchaient sur le site web de la BBC.

Après trois ans à la BBC, il devient en 2003 « senior producer » et travaille de plus en plus dans le département « Nouveaux médias » en tant que « product manager ». Par la suite, il décide de s'installer à l'étranger avec son épouse, et multiplie les contrats et les missions à distance : il accepte un poste chez Sony en Autriche en tant que « qu'ingénieur en utilisabilité », travaille sur le développement de la présence du *Guardian* sur Facebook, et pense la refonte du site de *Trinity Mirror* pour petites tablettes et teste de nouvelles formes et tons de l'information (notamment les jeux sur les réseaux sociaux). Il décide qu'il ne veut plus travailler avec des médias,

l'expérience avec la rédaction étant trop conflictuelle. Mais en 2015, à la veille de Noël, il reçoit une proposition de contrat au *Guardian*. Il y est depuis en tant que responsable de nouveaux formats.

Nicolas Kayser-Bril étudie l'économie à Sciences Po Lille de 2003-2007, et de 2007 à 2008 il fait un an à l'Université De East Anglia, Norwich en Media Economics, un master de macro économie. Il est *free-lance* de 2008 à 2009, responsable web de la campagne électorale d'un candidat aux présidentielles au Gabon, blogueur à *Rue89* et aux *Inrocks*. Fin 2009, il obtient un emploi en tant que responsable de produit dans une ONG, start-up berlinoise qui s'appelle Betterplace.org. En parallèle, il continue d'écrire pour des médias. Il dit avoir « vite compris l'intérêt qu'il y avait à faire du networking, [...] comme n'importe quel étudiant ambitieux [...] ». De 2010-2011, j'ai travaillé pendant 1 an et demi à *Owni.fr* [...] ». Il obtient cet emploi lorsqu'il rencontre Nicolas Voisin par le biais de Jean-Marc Manach sur qui il écrit un article pour *Rue89*. C'est à ce moment-là qu'il commence à faire du data-journalisme, et il crée *Journalism++* en juin 2011 avec Pierre Romera, rencontré chez *Owni*.

Les récits des quatre professionnels mettent en évidence des parcours professionnels différenciés et fortement singularisés. Il s'agit davantage de parcours, qui « *tracent donc des lignes qui font des zigzags dans l'espace social-historique* » (Bertaux, 1997, p. 37) que de trajectoires, « *assimilables à une droite et à une courbe harmonieuse* » (*Ibid.*, p. 37). Leurs récits de pratiques professionnelles, rythmées de chemins de traverses, de ricochets et de dérives successives, en attestent.

1.2. Des compétences d'adaptation et de réajustement

Les professionnels rencontrés développent, dans leurs parcours, des compétences d'adaptation et de réajustement. Ces compétences se sont initiées d'une part, au contact d'autres métiers, et d'autre part, au regard des évolutions technologiques, notamment numériques.

Au contact d'autres métiers, les uns et les autres se co-adaptent (Pailliant, Salles et Schmitt, 2017). Les professionnels interrogés multiplient leurs savoir-faire par les relations qu'ils entretiennent, tout d'abord dans le cadre de projets, avec des *game designers*, des animateurs de communautés ou des managers. David Dufresne indique : « *j'ai des discussions avec des designers qui sont des co-auteurs. Les designers, les développeurs flash sont au minimum, comme le monteur de cinéma, il faut aussi qu'ils soient créatifs* ». La réalisation de webdocumentaires est un projet collectif, augurant des « *échanges continus avec les gens avec qui je travaille* ». Il ajoute :

Je suis un chef de chantier, j'effectue un travail hyper manuel et artisanal avec la manipulation de scénarios, de croquis... J'ai acquis des compétences en navigation, scénarisation, programmation, design, musique, bruitage [...] Avec les *game*

designers, les rôles sont parfois inversés au sens où ce sont eux qui pensent au documentaire et moi, au *gameplay*.

En outre, dans un travail collectif il est nécessaire de « *partager le même langage pour que cela marche et cela soit faisable, mais on n'a pas tous les mêmes attentes* ». Ensuite, les occasions de rentrer en contact avec d'autres professionnels peuvent être dépendantes des cultures d'entreprises. Joachim Lepastier précise que l'activité de critique se nourrit de celle de scénariste. Il rappelle que traditionnellement, les *Cahiers du Cinéma* se sont justement constitués comme « *une sorte d'école de cinéma, enfin un atelier de réflexion sur le cinéma dans le but de produire des films.* » Selon lui, cette perspective demeure, puisque certains rédacteurs ont une expérience de réalisation (tel Jean-Sébastien Chauvin) ou de scénarisation (lui-même, par sa formation à la FEMIS). Enfin, les savoir-faire peuvent se diversifier à l'occasion de rencontres professionnelles. Ainsi Nicolas Kayser-Bril mentionne-t-il : « *j'ai vachement suivi en 2005 et 2006 [...] Rob Curley [journaliste au Journal-World, Kansas] et Adrian Holovaty [journaliste-développeur] qui ont déchiffré le journalisme de données aux US* ».

Les compétences des acteurs s'ajustent également au regard des évolutions numériques qui rythment leurs parcours. Tous font preuve, à leur manière, d'auto-didactisme et d'auto-formation. Joachim Lepastier s'auto-forme à des logiciels de création de blogs comme *Blogger* ou d'indexation de blogs tel *Technorati* ou de référencement via *Google Analytics*. Mais ses connaissances limitées en termes techniques le contraignent à la création d'un blog individuel et non d'un magazine collectif avec une rédaction. Il privilégie ainsi des logiciels prêts à l'emploi. D'autres préfèrent mettre les « *mains dans le cambouis* ». À ce titre, Martin Belam fait preuve de débrouillardise. Son goût pour l'informatique s'est affiné par des expériences d'auto-formations : « *j'ai acheté un livre pour m'enseigner comment créer des sites Web. [...] j'ai commencé à créer des sites Web, et j'ai finalement décidé que je voulais faire des sites Web et des choses informatiques* ». David Dufresne s'est tourné progressivement vers Internet. « *J'ai remplacé les fanzines de rock par le net depuis les débuts d'Internet. [...] Mais je ne voyais pas alors Internet comme un outil de création mais de diffusion* ». Ce n'est donc que dans un second temps qu'Internet est devenu pour lui « *un outil de travail* ». Nicolas Kayser-Bril a, quant à lui, « *appris à programmer entre 10 et 16 ans* ». Ces rapports différenciés aux techniques mettent en évidence des écarts générationnels certes, mais aussi des préoccupations et intérêts différenciés pour ces évolutions. Ils soulignent également la construction d'expertises acquises par l'expérience individuelle.

1.3. Une pluralité des métiers ou des activités exercés

Les rôles professionnels et les titres d'emplois occupés se cumulent : journaliste, réalisateur, auteur, écrivain, scénariste, critique, développeur, responsable marketing, chef d'édition, etc. dans le temps long de la carrière mais aussi dans le temps court, selon leurs interlocuteurs. Par exemple, David Dufresne, se présente sur son site personnel comme un « *auteur et réalisateur de documentaires interactifs, artiste en résidence au MIT Open Documentary lab depuis septembre 2014, journaliste à l'ancienne, punk rock et filatures* ». Joachim Lepastier, quant à lui, se qualifie sur son blog comme « *un spectateur professionnel qui entrouvre son cabinet d'amateur* » et ajoute en entretien être un « *vidéaste, enseignant, pigiste, scénariste réalisateur, critique...* ». Il explique avoir assuré, dans l'intervalle 2004-2009, différentes activités et ce, de manière ponctuelle :

Je fais des vidéos pour des architectes de temps en temps, puis j'essaie d'être scénariste. Ce n'est pas continu, quoi, ce sont des scénarios ponctuels. Sinon, je fais des piges de communication, j'enseigne aussi un peu. Je suis intervenant dans un lycée à Orléans dans l'option cinéma.

Le lien qu'il tisse avec des agences d'architecture s'explique par sa formation, initiale, dans ce domaine. Parfois, le profil polyvalent des personnes interrogées, les amène à prendre en charge des missions plus entrepreneuriales et organisationnelles. C'est le cas de Nicolas Kayser-Bril :

Mon statut c'est chef de micro-entreprise [...] pendant 5 ans et demi, mon rôle était de faire en sorte que ça tourne, amorcer les projets, que tout aille bien, que les salaires soient payés, un peu d'opérationnel sur la plupart des projets de journalisme que l'on a fait.

Dans la pratique, le cumul des rôles entraîne des formes d'accumulation d'activités très diverses, avec un équilibre fragile entre valorisation de compétences et non-reconnaissance professionnelle. Sous la pression du travail effectué à un rythme effréné, l'un des acteurs décide en 2005 de prendre un congé d'un mois sans solde et l'idée commence à germer de voyager avec sa femme en Europe. « *Tout ce temps-là, (à partir de 2002) j'avais eu des blogs sur mon travail, et cela devenait une partie importante de ma carrière.* » Ces blogs traitaient notamment de « *toutes les choses que les gens recherchent sur le site Web de la BBC* ». C'est ainsi qu'il analyse plus de 20 000 requêtes effectuées sur le site de la *BBC* mais aussi qu'il développe une expertise en conception de sites web pour les journaux.

1.4. Des jeux de distinction

Les acteurs rencontrés, tour à tour, se distancient ou se réfèrent au journalisme, soulignant à la fois les limites et contraintes de cette profession, et insistant sur les compétences plurielles, notamment en communication (dans un sens large) qu'ils développent.

Dans ces jeux de distinction, visibles dans le discours d'acteurs, des formes de différenciation et d'indifférenciation du journalisme se dessinent. David Dufresne, par exemple, se présente à la fois comme « *un journaliste à l'ancienne et un auteur de webdocumentaires* ». Il précise : « *auteur, car dire journaliste objectif c'est mal-honnête* ». Il indique également « *je m'assume comme journaliste mais je n'assume pas le journalisme qui couche avec le pouvoir et se couche devant* ». Martin Belam se décrit, pour sa part, comme quelqu'un ayant toujours eu à « *rouler le rocher du numérique dans les rédactions* ». Les différents postes occupés dans les rédactions ont souvent impliqué des conflits avec certains positionnements et pratiques plus conservateurs. Dans cette perspective, il a souvent joué un rôle de médiateur entre équipes réticentes et équipes ouvertes au changement. Aujourd'hui encore, alors qu'il occupe un poste à responsabilité dans le cadre duquel il gère une équipe, il continue de se sentir différencié de la rédaction.

Des phénomènes de « *différencialité* » apparaissent également au sens où « [...] *des personnes se trouvant placées exactement dans le même statut institutionnel peuvent remplir leur rôle, exercer leur activité de façon différente parce qu'elles n'ont pas la même structure de personnalité [...]*. » (Bertaux, 1997, p. 27) Le statut de journaliste peut revêtir, dans la pratique, de multiples acceptions et tâches. Nicolas Kayser-Bril en tant que journaliste, statut indiqué sur sa fiche de poste chez *Owni.fr*, exerçait en réalité plutôt en tant que « *directeur général délégué au data-journalisme* ». Il précise : « *Mes pratiques, c'était de faire du développement commercial, pour récupérer des clients pour payer ceux qui écrivaient des articles* ».

Malgré ces pratiques différenciées, une « *ligne professionnelle* » (en référence aux « *lignes de vie* » – Bertaux, 1997) commune aux acteurs rencontrés, se dégage : celle des écritures. En effet, leurs pratiques d'écritures, et leur goût pour celles-ci, sont le fil conducteur de l'ensemble des activités qu'ils ont menées. Pour Joachim Lepastier, le passage de l'activité de scénariste à celle de critique cinématographique s'est opéré d'une part, en raison de la difficulté d'exercer le métier de scénariste et s'inscrit, d'autre part, dans la lignée de son appétence pour l'activité d'écriture :

Moi, j'écrivais plutôt pour écrire, et je considérais le scénario plutôt comme un objet littéraire. C'était le cas avec l'envie d'écrire, puis après ça a un peu dérivé sur l'envie d'écrire sur le cinéma. [...] Même au collège, je faisais des petits journaux et j'avais envie d'être journaliste [...]

L'ouverture de son blog s'est réalisée dans une logique de fanzine : « *je me demande si moi je suis plus critique que cinéaste ou qu'un scénariste* ». Être critique « *c'est écrire sur le cinéma, avec peut-être d'autres formes que de réagir, de commenter les films qui sortent.* »

Toute sa vie, Martin Belam a écrit sur ses intérêts, puis ses pratiques. Il s'est mis à écrire et à créer un fanzine avec quelques amis alors qu'il travaillait chez un disquaire. Plus tard, il a également créé un blog dans lequel son analyse des requêtes enregistrées depuis le site de la *BBC* a eu un succès important. Aujourd'hui, alors qu'il est chef de projet au *Guardian*, il n'y a aucun obstacle à ce qu'il écrive pour le site. Comme il le dit, il lui suffit de proposer un sujet à la rédaction. Il est généralement accepté et il l'écrit. Pour David Dufresne : « *mon objectif, c'est raconter le monde [...] en utilisant des codes narratifs venus des jeux vidéo, de la fiction, de la non-fiction, du gonzo journalisme...* ». Nicolas Kayser-Bril, enfin, écrit depuis qu'il est étudiant, puisqu'il dit avoir compris que cela allait participer à la construction de son réseau. Il énonce : « *j'ai vite compris l'intérêt qu'il y avait à faire du networking, et j'avais commencé à écrire pour l'observatoire des médias de Gilles Bruno, j'ai bossé aussi pour Online Journalism Blog de Paul Bradshaw* ».

L'écriture peut être ainsi pratiquée par plaisir ou dans une quête de visibilité et de reconnaissance. Elle est tantôt une fin, tantôt un moyen. Elle guide les quatre professionnels dans leur carrière et s'exerce comme une opportunité de vivre leur passion.

Les formes de polyvalence, de polyactivité et de pluriactivité à l'œuvre sont chronophages (De Verdalle, 2011, p. 162) et témoignent des difficultés de « faire carrière », en journalisme et en audiovisuel-cinéma. Le caractère incertain des carrières fait écho à l'un des traits constitutifs des industries culturelles et médiatiques : « *l'incertitude* » (Miège, 2017, p. 22). Il fait également référence aux conditions de production qui demeurent largement encore artisanales dans ces secteurs. Comme le souligne Claude Forest (2013) :

Le caractère incertain de la carrière semble également porteur d'une possibilité de « s'y réaliser », l'aspect non utilitaire de l'activité semblant l'éloigner des contraintes ordinaires des autres activités économiques, parfois dénigrées, mais souvent pratiquées au demeurant en parallèle, et en ce cas toujours justifiées pour des raisons « alimentaires ». (p. 109)

Pour les professionnels rencontrés, les activités et professions exercées tout au long de leur carrière ont été, pour la plupart, choisies par eux et perçues comme autant d'occasions de développer des contenus, des pratiques ou des dispositifs innovants. Ces activités demeurent de niches, dans leurs caractères tâtonnants et expérimentaux et car, elles ne concernent qu'un nombre limité d'acteurs souhaitant miser, sinon composer, avec les évolutions technologiques, notamment numériques. En outre, les

initiatives développées ici en termes de polyvalence, polyactivité, pluriactivité sont l'expression de profils singuliers qui ne sauraient être généralisés.

2. Les dynamiques d'entrée et de sortie dans la profession journalistique

Dans un second temps, nous nous intéressons aux dynamiques d'entrée et de sortie dans la profession au regard des mutations à l'œuvre (notamment techniques, politiques ou économiques) : mobilité croissante (Leteinturier, 2014), précarité de l'emploi, fragilité des statuts (Frisque, Saitta et Ferron, 2011). Les allers et retours, tantôt choisis, imposés ou concédés, entre journalisme et communication prennent sens en contextes.

2.1. La concrétisation d'un idéal de travail plus autonome

Les professionnels rencontrés, aux profils de « touche-à-tout », empruntent des chemins de traverse afin de s'engager dans des activités qu'ils veulent libres ou alternatives. Ces détours, dont ils ne peuvent prévoir l'issue, sont la trace d'une carrière qui se présente parfois en pointillés. Cette recherche d'idéal s'inscrit dans la continuité de leurs pratiques de fanzines et de radios libres. Elle prend notamment sens dans un contexte de « crise » des médias, mais aussi du tiraillement permanent du journalisme entre devoir d'information et logiques économiques. Ainsi David Dufresne dit-il être motivé par une « *volonté d'être farouchement indépendant* ». Il souhaite dans la réalisation de webdocumentaires « *casser les règles du journalisme : les règles normatives, les règles sur les positions du journaliste, du producteur [...] même si j'ai un respect pour le métier de reportage, d'enquête* » et se sent moins dépendant des « *phases de réalisation du cinéma* » car « *avec le webdocumentaire, on est dans l'expérimentation* ». Il ajoute que, paradoxalement, « *plus on a de liberté, plus on a de contraintes aussi* ». La création de ces projets innovants nécessite de « *faire comprendre aux différents interlocuteurs qu'il y a beaucoup d'essais, d'erreurs et qu'il faut accepter de mettre beaucoup de choses à la poubelle* ». Pour Nicolas Kayser-Bril, la liberté qui découle de son autonomie, mais aussi l'incertitude qui lui est liée, s'expriment lorsque à la suite de la fermeture de *Journalism++*, il dit ne pas savoir ce qu'il va entreprendre, et que « *cela va dépendre de ce que je fais et de qui je croise* ».

Dans la carrière de Martin Belam, l'autonomie s'illustre notamment dans la prise de décision de cesser son travail et de partir en voyage et vivre à l'étranger avec sa conjointe plutôt que de rebondir sur un autre emploi :

Après un mois de congés sans solde, je me suis demandé si j'avais vraiment envie de continuer comme cela. Et mon épouse a toujours eu envie de voyager en Europe.

Alors je me souviens de lui avoir dit « j'ai pensé que nous devrions partir en voyage, qu'en dis-tu ? », et son regard s'est illuminé et c'était si beau. Et juste comme ça, on s'est dit « allez, on y va ! ».

Enfin, Joachim Lepastier poursuit dans son poste actuel l'autonomie acquise dans l'écriture de son blog et dans la production « *des choses longues et des choses courtes* ». Guidé, ni par les actualités, ni par l'interface, le critique a même le sentiment que cette autonomie a progressivement été adoptée dans la politique éditoriale de la revue :

On a réussi à ne pas subir l'actualité, de pas être dépendant de l'actualité des sorties [...] on est assez autonome par rapport à cela. [...] enfin j'ai l'impression que depuis que j'y suis, on s'émancipe de l'actualité. Il y a des événements ou des dossiers liés à l'actualité mais on ne se sent pas du tout obligé d'être dans le fil du mois, l'événement du mois.

Ainsi, le blogueur, devenu critique professionnel, dit n'avoir pas changé de pratique ni de posture. Dans son emploi aux *Cahiers du Cinéma*, il précise réaliser un idéal de travail correspondant aux pratiques de critique amateur initiées dans son blog :

Je ne pense pas avoir beaucoup changé, ça reste du travail d'amateur éclairé qui [...] écrit à partir de ce qu'il aime, ou de ce qu'il n'aime pas, mais qui essaye de réfléchir autour du cinéma et puis du monde dans lequel il vit [...] enfin je sens quand même une continuité entre ce que je faisais dans le blog et ce que je fais aux *Cahiers*... Plus du côté critique que journaliste.

Dès lors, les quatre professionnels rencontrés mettent en avant un idéal professionnel d'autonomie à l'œuvre dans leurs pratiques liées au journalisme. Cette autonomie s'observe dans la liberté revendiquée de choix des sujets et de leurs angles, dans la manière de penser une histoire en dehors des normes journalistiques appliquées dans les rédactions, ou dans la relation qu'ils établissent avec leurs employeurs et leurs pairs, parfois en tant qu'indépendants voire d'expatriés.

2.2. Des formes de reconnaissance par les pairs

Les acteurs rencontrés jouissent tous de formes variées de reconnaissance au sein du groupe professionnel auquel ils appartiennent. Celle-ci se manifeste notamment par la visibilité médiatique qu'ils connaissent. Par exemple, lors de la publication de leurs productions, de nombreux médias et journalistes (sur les réseaux sociaux par exemple) en couvrent la sortie, participant ainsi à leur promotion. Citons notamment les webdocumentaires *Prison Valley* (2009) ou *Fort McMoney* (2013) réalisés par David Dufresne. Cette visibilité médiatique se concrétise également dans les formations que ces acteurs prennent en charge au sein d'écoles de journalisme et de

rédactions, ou encore les conférences internationales sur le journalisme au sein desquelles ils interviennent. Nicolas Kayser-Bril forme, en septembre 2017², les journalistes de la rubrique des « Décodeurs » du *Monde*, au data-journalisme. Il participe également aux rencontres de *Newsgeist* (un événement organisé et sponsorisé par *Google* et la *Knight Foundation* portant sur l'avenir du journalisme) pendant deux années consécutives.

Cette reconnaissance par la profession se concrétise par le recrutement de ces acteurs. Cela prend la forme d'une embauche au sein de la rédaction des *Cahiers du Cinéma* pour Joachim Lepastier. Pour les autres, elle s'illustre par l'alternance entre des postes à durée indéterminée au sein de médias (parfois avec des postes à forte responsabilité, comme cela a été le cas pour David Dufresne, co-fondateur de *Mediapart*, ou Martin Belam, éditeur en charge des nouveaux formats au *Guardian*) et de prestations extérieures, notamment, lorsque ces derniers se trouvent à l'étranger. Alors qu'il habite en Grèce, Martin Belam répond régulièrement aux missions qui lui sont proposées, notamment par *The Guardian*, et impliquant qu'il se rende souvent à Londres.

Si ces acteurs sont souvent sollicités dans les lieux de formation et de rencontres professionnelles, la légitimité de trois d'entre eux repose sur leurs compétences techniques davantage qu'éditoriales. Pour certains, tel David Dufresne, ces compétences techniques sont volontairement mises en avant et sous-tendent ses réorientations : de journaliste au sein de *Libération* (1994-2002), à rédacteur en chef d'*I-Télé*, puis à co-fondateur de *Mediapart* (2008) et enfin, à réalisateur de webdocumentaires. Pour d'autres acteurs, tels Martin Belam ou Nicolas Kayser-Bril, leur légitimité technique est reconnue, mais les intentions éditoriales qui en découlent ne sont pas prises en compte. Ainsi, Martin Belam a des difficultés pour faire évoluer et accepter certaines pratiques au sein de *Trinity Mirror*. Nicolas Kayser-Bril, quant à lui, se distancie, dans son discours, du statut de journaliste. Dans la pratique, son contrat de travail le désigne comme tel. Recruté chez *Owmi comme journaliste*, mais il dépeint son activité comme relevant du commercial et non de l'éditorial. Plus loin, dans une quête de reconnaissance de son savoir-faire, il publie des articles sur l'analyse de données dans *Libération* ou *Le Monde*. Dès lors, si ces compétences et qualités ne leur permettent pas d'atteindre un statut de journaliste, elles sont néanmoins reconnues par les entreprises médiatiques comme des formes d'expertise.

Chacun, en raison de ses compétences spécifiques, acquiert une renommée dans le milieu professionnel convoité, et s'érige en figure du « pionnier ». David Dufresne, comme pionnier dans la réalisation de webdocumentaires, se distingue par ses

² « Things I did », blog de Nicolas Kayser-Bril, consulté le 29 octobre 2017, <http://blog.nkb.fr/>.

expérimentations narratives sur le web (*Prison Valley*, *Fort McMoney*) mais aussi sur téléphones portables (*PhoneStories*, « L'infiltré », 2017). Joachim Lepastier incarne le cinéphile amateur éclairé ayant percé en tant que critique professionnel dans un magazine spécialisé de renom. Nicolas Kayser-Bril endosse l'habit de l'expert en data-journalisme sur le territoire paneuropéen³, à l'instar de Brian Boyer ou Adrian Holovaty, figures du *computer-assisted reporting*, Outre-Atlantique. Son statut d'expert est notamment renforcé par une série d'articles récemment publiés dans la revue spécialisée dans les médias, *mind* (n° 552, 553, 554, octobre 2017), portant sur l'état du data-journalisme dans les médias en France. Enfin, en se consacrant à l'architecture informationnelle de sites de médias, Martin Belam s'est progressivement forgé une expertise en matière de nouveaux dispositifs techniques relatifs à la circulation de l'information d'actualité, et plus particulièrement à l'édition de réseaux sociaux.

Cette aura d'expert est renforcée par la distinction que ces acteurs eux-mêmes formulent à l'égard du territoire professionnel journalistique. David Dufresne se démarque de la corporation journalistique en multipliant les casquettes de réalisateur, d'auteur et d'artiste. Il se décrit comme un « *journaliste punk* », forgeant ainsi sa propre définition d'une profession dont les contours sont en tension. Les trois autres acteurs rencontrés ne se qualifient pas « journalistes », se situant ainsi également à la marge de la profession.

Les résistances de la part des rédactions, et plus spécifiquement des journalistes, souhaitant préserver leurs compétences éditoriales comme normes, témoignent de la fragilité du statut de ces acteurs, et des luttes qui sont à l'œuvre pour maintenir certaines pratiques à l'intérieur et d'autres, plus techniques, à l'extérieur du journalisme.

2.3. Une volonté de marquer un territoire professionnel

En dépit des résistances qu'ils peuvent rencontrer au sein des rédactions, qu'elles soient éditoriales, comme décrites par Martin Belam, ou financières comme indiquées par Nicolas Kayser-Bril (selon lui les médias n'ont pas les moyens de « s'offrir » du journalisme de données), les quatre acteurs rencontrés mettent à profit des médias leurs compétences spécifiques. Ce sont ces compétences, notamment techniques, qui leur ouvrent l'accès au champ professionnel du journalisme. En outre, les entretiens avec ces professionnels permettent d'identifier quatre usages différenciés de l'Internet.

³ Ses interventions s'étendent du Royaume-Uni à l'Italie, en passant par la France, l'Espagne, la Belgique, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, puis la Bosnie-Herzégovine, la Tunisie ou encore Singapour.

L'Internet sert de tremplin professionnel pour Joachim Lepastier. La visibilité de son blog l'amène à être remarqué et participe à son recrutement au sein des *Cahiers du Cinéma* :

En fait à l'époque, il y a eu plusieurs tables rondes sur la critique et Internet, les nouveaux... Est-ce qu'Internet modifie la critique de cinéma, etc. J'étais invité à deux tables rondes, une à la cinémathèque et une à Beaubourg [...] Et c'est à ce moment-là que j'ai rencontré pas mal de gens de l'équipe, comme Stéphane Delorme. [...] Je l'avais croisé deux ou trois fois à propos de cette revue autour de quelques connaissances communes. Donc on s'est reconnus, on a discuté à ce moment-là et quand il a cherché du monde au moment de la nouvelle équipe des cahiers il m'a contacté.

L'Internet est également mobilisé comme outil de création et de diffusion. David Dufresne se décrit comme essentiellement intéressé par les manières de « raconter le monde », et investit dans l'expérimentation de celles-ci, enrichies par l'émergence de l'hypertexte, du minitel, puis de l'Internet. Par le biais de ces créations, produites et diffusées par *Arte* et sur l'Internet, David Dufresne maintient un pied dans le territoire professionnel journalistique, alors que les compétences et statuts qu'il cumule lors de leur réalisation appartiennent à d'autres domaines professionnels.

Nicolas Kayser-Bril conçoit l'Internet au service de la créativité dans la production d'actualités, en s'emparant notamment des données publiques pour faire émerger des informations et des formes interactives de visualisation de celles-ci.

Enfin, l'Internet représente, pour Martin Belam, une mission à accomplir auprès des médias, au sens où il doit sans cesse justifier son utilisation dans les rédactions. S'il dit avoir souhaité se distancier du journalisme tout au long de sa carrière, notamment lorsqu'il s'est confronté aux résistances de ses commanditaires sur certains rendus, ce sont aussi ses « ressentis » qui l'ont amené à retourner vers le journalisme. Le soir des attentats du 13 novembre, il est à un concert. Lorsqu'il rentre, il retrouve son téléphone qu'il a laissé à la maison, et découvre ce qui est en train de se dérouler à Paris au même moment. À ce moment-là, il se dit que le journalisme, c'est vraiment le milieu dans lequel il souhaite travailler.

Les quatre professionnels demeurent à la marge du territoire professionnel journalistique. Seul Joachim Lepastier devient journaliste. Cependant, il continue de se distinguer de la profession en insistant sur son statut de critique et non de journaliste. Cette position est également décrite comme un choix par David Dufresne et Nicolas Kayser-Bril. Mais pour Martin Belam, il s'agit plutôt d'une situation par défaut.

En définitive, il s'agit pour ces acteurs non pas d'accéder à un territoire professionnel, mais de le marquer par des compétences autres que celles mises en œuvre par les journalistes au sein des médias. Ces derniers font appel aux professionnels rencontrés comme « personnels de renfort » (Becker, 1982, p. 41), qui participent à la réalisation des productions, mais dont l'activité n'est pas considérée comme « cardinale » par la profession journalistique. Ce statut s'illustre dans la

fragilité de la reconnaissance qui leur est attribuée et qui s'illustre dans une succession de contrats d'auto-entrepreneuriat (soit la forme contractuelle la plus profitable économiquement pour les commanditaires, et rejetée par la profession journalistique pour qui le paiement sur facture est un critère de refus de délivrance de la carte d'identité journalistique par la Commission de la carte) sans jamais que leurs compétences ni leur personne ne soient « *internalisées* » par les entreprises médiatiques. Parfois, tels des « *naïfs* » (Becker, 1982, p. 265), qui n'ont à l'origine aucune relation avec le territoire professionnel auxquels ils participent, et une méconnaissance de ses normes, plus souvent comme « *franc-tireurs* » (Becker, 1982, p. 242), c'est-à-dire issus du territoire professionnel, mais en retrait par choix, ces acteurs adoptent les conventions du monde journalistique, mais en transgressent d'autres, participant ainsi à son renouvellement lorsque leurs « innovations » sont intégrées par les entreprises. Les professionnels interrogés travaillent souvent à distance, en auto-entrepreneur, sans volonté pour les entreprises médiatiques d'internaliser ce type de profils. Les activités prises en charge par ces acteurs demeurent de niches. Les professionnels compétents dans les domaines de l'analyse des méga-données ou encore dans la réalisation de documentaires interactifs forment un microcosme.

2.4. Une revalorisation des contraintes professionnelles et personnelles

Les quatre acteurs interviewés revalorisent les contraintes professionnelles qu'ils rencontrent pour accéder à un statut professionnel. Dans cette perspective, Martin Belam, développeur et architecte d'information, tour à tour salarié et prestataire pour divers médias britanniques, devient manager des réseaux sociaux au sein même de la rédaction et encadre cinq journalistes chargés de la publication sur les différentes plateformes. Son statut précaire de *free-lance* lui confère une plus grande autonomie de travail.

Pour Nicolas Kayser-Bril, qui décrit sa connaissance de l'anglais comme la compétence essentielle l'ayant guidé dans son parcours, proposer ses services à l'international lui paraît la clef du succès. Il s'est essayé aux pratiques journalistiques pendant trois semaines au Liban. Il a développé le site web d'un candidat aux élections présidentielles au Gabon, et il a postulé auprès du groupe médiatique Ringier, en Suisse, avant d'être recruté par une ONG à Berlin. Lorsque le média *Owni*, pour lequel il travaillait, a fermé, il a tenté avec Pierre Romera de vendre leurs services à des médias britanniques et français. *Journalism++* a été fondé à Berlin, et Nicolas Kayser-Bril dit que « *ce que nous avons fait, nous n'aurions pas pu le faire si nous étions restés à Paris* ». Le fait d'être sur plusieurs villes leur a permis d'élargir leur réseau, et surtout, de mettre en lien les Français avec d'autres, « *parce que les Français, au moins à l'époque, étaient complètement incapables de sortir de Paris* ». Malgré ces bénéfices, ces contraintes professionnelles exigeantes, impliquant de

s'expatrier et de connaître plusieurs langues, sont repensées en avril 2017. Nicolas Kayser-Bril et Pierre Romera décident de fermer *Journalism++* pour des raisons financières : « *c'est absolument impossible pour une micro-entreprise d'opérer sur deux pays, trop compliqué, trop risqué, trop cher. Je vous passe les détails du droit fiscal et du droit du travail, mais c'est l'enfer* ». En étant sur deux pays (France et Allemagne), ils se sont confrontés à des difficultés de gestion en raison du droit fiscal et du droit du travail. Mais cette expérience leur permet aujourd'hui d'avoir construit un réseau de professionnels plus élargi et leur offre de nouvelles opportunités de travail.

Martin Belam et David Dufresne sont régulièrement contraints de se déplacer à l'international pour des raisons professionnelles. L'absence de locaux de travail ne semble pas être un frein à leurs activités. Dans son parcours professionnel, Martin Belam voyage depuis la Grèce en Angleterre et en Autriche en tant que *free-lance* dans le cadre de missions bien déterminées. Et les réalisations de David Dufresne, qui actuellement réside au Canada, continuent d'être produites par *Arte*. Ainsi, il revient régulièrement en France au moment du lancement de ses nouvelles productions, pour en faire la promotion.

Mais dans ces deux cas, il s'agit aussi de contraintes personnelles et familiales qui ont motivé leur réorientation et leur mobilité : problèmes de santé, désir de fonder une famille ou encore recherche de conditions de vie plus tranquilles et moins chères. C'est lorsque Martin Belam connaît un moment professionnel délicat, qui le fatigue, dit-il, qu'il décide de réaliser un rêve partagé avec sa conjointe, celui d'aller vivre « d'amour et d'eau fraîche » en Grèce. Martin Belam décrit cette vie, financée essentiellement par des missions en tant que *free-lance*, comme infusée par la liberté. C'est également pour des raisons familiales, que Martin Belam et son épouse retourneront au Royaume-Uni, lorsque ces derniers décident de fonder une famille. Ils se rendent compte en effet que la concrétisation de ce projet, sera plus simple dans leur pays d'origine (notamment car ils en maîtrisent le système de soin, et que c'est plus proche de la famille). Martin Belam accepte alors un emploi au *Guardian*, de quatre jours par semaine, en tant que responsable de l'expérience usager (*user-experience*). Enfin, dans le cas de David Dufresne, l'envie de faire découvrir d'autres cultures à ses enfants et de connaître « *d'autres horizons professionnels* », l'a guidé dans son expatriation.

Ces contraintes révèlent des interdépendances entre sphères privée et professionnelle. Elles sont en outre revalorisées en capacités de mobilité professionnelle et géographique (Berlin, Grèce, Autriche, GB, Canada), dans les cas des quatre acteurs interviewés. Ces formes de mobilité ne sont pas nouvelles au sein des professions journalistiques et artistiques. Au sein du journalisme, elles sont considérées comme un gage de sérieux, le média investissant dans l'envoi d'un journaliste à l'étranger. Elles sont également perçues comme un gage de qualité des productions car ces dernières ont nécessité un travail d'immersion sur le terrain (Ruellan, 1993, p. 89).

Elles peuvent également être le signe de la précarité de la profession (Frisque, Saitta et Ferron, 2011 ; Leteinturier, 2014). Dans le cas des professions artistiques :

La mobilité [apparaît] comme le corollaire inévitable d'une forte prise de risque initiale dans des univers contingents, où l'apprentissage et la réussite dépendent de l'accumulation maîtrisée d'une suite d'expériences, de relations et d'informations qui ne renseignent que progressivement les candidats sur l'éventuelle (in)adéquation de leurs aptitudes avec les professions concernées. (Forest, 2013, p. 110).

Si cette mobilité est due à la précarité de leurs statuts, elle permet également de « *vivre pleinement sa passion* ».

Les contraintes à l'œuvre sont enfin revalorisées par les professionnels en capacités d'autonomie et de flexibilité, notamment en termes d'horaires et de jours de travail... Martin Belam et Nicolas Kayser-Bril font respectivement état de nuits blanches passées à résoudre des problèmes techniques, ou de l'envie de ne rien faire et de se laisser porter à la suite de la fermeture de l'entreprise : « *prendre du temps pour sortir un peu* ». Ces deux capacités : flexibilité et autonomie sont centrales dans les discours actuels des industries créatives sur le développement d'« entrepreneurs créatifs ». L'une des visées de ces discours sur les industries créatives est :

... de favoriser et de justifier le développement de la flexibilité du travail au sein de l'économie artistique et, au-delà, dans l'ensemble de l'économie. [...] Le travailleur créatif-type, tel qu'il est présenté dans des rapports officiels européens sur les industries créatives, est un auto-entrepreneur dans le cadre d'une économie libéralisée où la flexibilité au travail doit devenir la règle. [...] Dans cette perspective, l'autonomie et la flexibilité structurent à la fois la création, la vie personnelle des individus et l'activité professionnelle. (Bouquillion, Miège et Moeglin, 2013, p. 67-68).

Si une confusion entre sphères privée et professionnelle est caractéristique de l'économie créative (*Ibid.*, p. 68) qui se développe depuis plusieurs décennies, il ne s'agit pas d'une spécificité nouvelle en journalisme, en cinéma ou en audiovisuel.

Les deux temps de notre article correspondent aux deux étapes d'étude des carrières. Dans le temps court, le développement de pratiques en communication se dessine comme une bifurcation en rupture avec leur activité initiale. Les parcours de ces professionnels témoignent ici de tactiques de légitimation dans des secteurs professionnels aux frontières souvent floues et poreuses. L'ambivalence du journalisme réside dans le fait que d'un côté, la profession cherche à ré-ajuster, à repositionner et à renouveler ses pratiques et que de l'autre, elle s'emploie à dresser des barrières d'accès à son territoire. En ce sens, les réorientations que les professionnels rencontrés déploient sont parfois délicates à justifier du fait du travail de différenciation constant du journalisme d'avec la communication. En effet, si la communication relève d'une activité participant à les rapprocher du journalisme, physiquement, mais aussi en

termes de pratiques, leur statut de communicant se trouve quant à lui masqué au bénéfice de leur appartenance journalistique.

Dans le temps long, l'acquisition de compétences communicationnelles se présente comme une étape de leur carrière individuelle. Ainsi s'inscrit-elle dans une volonté d'accès à un territoire professionnel, dans une quête de reconnaissance par les pairs, ou encore dans la concrétisation d'un idéal de travail plus autonome (Demers, 1989), indépendant ou encore artisanal (Becker, 1982). Dans la réalisation de cette ambition, les professionnels interrogés se sont formés de manière autodidacte à des outils techniques. Les entreprises, quant à elles, tentent de structurer ces activités et de les internaliser (Schmitt et Salles, 2017). L'hybridité entre journalisme et communication s'inscrit alors dans des stratégies de professionnalisation, à l'échelle d'un individu ou d'une entreprise.

Bibliographie

- Becker, H. (1963). *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris, France : Éditions A.-M. Métailié, 1985.
- Becker, H. (1982). *Les mondes de l'art*. Paris, France : Flammarion, 2006.
- Bertaux, D. (1997). *Le récit de vie. L'enquête et ses méthodes*. Paris, France : Armand Colin, 2010.
- Bouquillion, P., Miège, B. et Moeglin, P. (2013). *L'industrialisation des biens symboliques : les industries créatives en regard des industries culturelles*. Grenoble, France : Presses universitaires de Grenoble.
- Charron, J. (1991). Les relations entre journalistes et relationnistes : coopération, conflit et négociations. Dans J. Charron, J. Lemieux et F. Sauvageau (dir.), *Les journalistes, les médias et leurs sources* (p. 171-204). Montréal, Québec : Gaëtan Morin.
- Charron, J. et De Bonville, J. (1996). Le paradigme du journalisme de communication : essai de définition. *Communication*, 17(2), 51-97.
- Davis, A. (2013). *Promotional Cultures: The Rise and Spread of Advertising, Public Relations, Marketing and Branding*. Cambridge, Royaume-Uni : Polity Press.
- Demers, F. (1989). Journalism ethics: the rise of the "good employee's model" : a threat for professionalism? *Canadian Journal of Communication*, 14(2), 15-27.
- De Verdalle, L. (2011). Enchaîner des projets de films : enjeux croisés autour de la construction d'une carrière de producteur. Dans L. Creton, Y. Dehée, S. Layerle et C. Moine (dir.), *Les producteurs. Enjeux créatifs, enjeux financiers* (p. 159-172). Paris, France : Nouveau Monde éditions.

- De Verdalle, L. (2014). Le double travail du producteur cinématographique. Dans L. Jean-Pierre et O. Roueff (dir.), *La culture et ses intermédiaires* (p. 63-70). Paris, France : Archives contemporaines.
- Forest, C. (2013). *L'industrie du cinéma en France. De la pellicule au pixel*. Paris, France : La Documentation Française.
- Frisque, C., Saitta, E. et Ferron, B. (2011). *Journalistes de la précarité, formes d'instabilité et modes d'adaptation*. Rapport pour le Département des études, de la prospective et de la statistique, Ministère de la Culture et de la Communication. Paris, France.
- Gingras, A.-M. (2012). Enquête sur le rapport des journalistes à la démocratie : le rôle de médiateur en questions. *Revue canadienne de science politique*, 45(3), 685-710.
- Legavre, J.-B. (2014). Communication et journalisme : ombres portées, ombres croisées. *Les Cahiers du journalisme*, 26(1), 12-35.
- Leteinturier, C. (2014). *Les journalistes français et leur environnement. 1990-2012. Le cas de la presse d'information générale et politique*. Paris, France : Éditions Panthéon Assas.
- Leteinturier, C. et Frisque, C. (2015). *Les espaces professionnels des journalistes. Des corpus quantitatifs aux analyses qualitatives*. Paris, France : Éditions Panthéon Assas.
- Lizé, W. (2014). Contraintes, intérêts et dispositions à la pluriactivité chez les intermédiaires des « musiques actuelles ». Dans W. Lizé, D. Naudier et S. Sofio (dir.), *Les stratèges de la notoriété. Intermédiaires et consécration dans les univers artistiques* (p. 125-138). Paris, France : Éditions des archives contemporaines.
- Maas, E., Domenget, J.-C. et Catellani, A. (2017). Les questions d'éthique et déontologiques dans la professionnalisation des communicants. *Communication & professionnalisation*, 5, Louvain-la-Neuve, Belgique : Presses universitaires de Louvain.
- Miège, B. (2007). *La société conquise par la communication. Tome 3 : Les Tic entre innovation technique et ancrage social*. Grenoble, France : Presses universitaires de Grenoble.
- Miège, B. (2017). *Les industries culturelles et créatives face à l'ordre de l'information et de la communication: 2^e édition*. Grenoble, France : Presses universitaires de Grenoble.
- Pailliant, I., Salles, C. et Schmitt, L. (2017). Les journalistes au regard des professionnels de la communication. Des relations stratégiques. Dans N. Broustau et

Ch. Francoeur, *Relations publiques et journalisme à l'ère numérique. Dynamiques de collaboration, de conflit et de consentement*. Québec, Canada : Presses universitaires du Québec.

Proulx, S. et Laberge, M.-F. (1995). Vie quotidienne, culture télévisuelle et construction de l'identité familiale. *Réseaux*, 70, p. 121-140. Paris, France : CNET.

Proulx, S. et Maillet, D. (1998). La construction ethnographique des publics de télévision. Dans S. Proulx dir.), *Accusé de réception. Le téléspectateur construit par les sciences sociales* (p. 121-161). Québec, Canada : Les Presses de l'Université Laval.

Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris, France : Seuil.

Rieffel, R. (2001). Vers un journalisme mobile et polyvalent. *Quaderni*, 45(1), 153-169.

Ruellan, D. (2007). *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*. Grenoble, France : Presses universitaires de Grenoble.

Schmitt, L. et Salles, C. (2017). Les webdocumentaires, un terrain d'expérimentation numérique. Dans *Sur le journalisme*, 6(1). Bruxelles, Belgique : Université libre de Bruxelles.